

Cendres de cailloux

de Daniel Danis

Accueil

Avec : Olivier Bony, Anne Conti, Marie
Lecomte et Alexandre Trocki

Mise en scène : Vincent Goethals

Collaboration artistique : Serge Bagdassarian

Scénographie : Jean Haas

Costumes : Dominique Louis

Chorégraphie : Jean-Philippe Costes Muscat

Lumière : Pierre Lemoine

Décor sonore : Bernard Valléry

Direction technique : Gérard Raquet

Régie : Fred Gossiaux et Damien Zuidhoek

Equipe technique : Mathieu Bastyns, Gauthier Minne,
Antoine Nelisse et Gaspard Samyn

Une production du Théâtre en Scène

Grande salle – Théâtre Le Public

du 11 janvier au 19 février 2005 à 20h30

relâche les dimanches et lundis

Réservations : 0800/944.44

www.theatrelepublic.be

Daniel Danis, l'auteur

Écrivain et sculpteur, Daniel Danis vit dans la région du Saguenay (Québec). En 1993, sa première pièce, *Celle-là*, publiée chez Leméac, obtient le Prix de la critique de Montréal, le Prix du gouverneur général du Canada ainsi que le Prix de la meilleure création de langue française du Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale (Paris, 1995). *Celle-là*, a été créée au Théâtre Espace Go à Montréal en 1993, dans une mise en scène de Louise Laprade et à Paris à Théâtre Ouvert en 1995, dans une mise en scène d'Alain Françon.

Sa deuxième pièce, *Cendres de cailloux*, publiée chez Leméac/Actes Sud-Papiers en 1992, a reçu le premier prix du Concours international de manuscrits du Festival de Maubeuge et le Prix Radio-France International. *Cendres de cailloux*, a été créée en 1993 au Théâtre Espace Go à Montréal, dans une mise en scène de Louise Laprade et a fait l'objet de plusieurs productions en Europe, notamment par les metteurs en scène Blandine Mencion, Olivier Maurin, Lukas Hemleb, Jean-Marie Doat, René Abold et Hugues Massignat.

Le Chant du Dire-Dire, publiée chez L'Arche éditeur en 2000, obtient également le Prix de la meilleure création de langue française du Syndicat professionnel de la critique dramatique et musicale (Paris). *Le Chant du Dire-Dire*, a été créé en 1998 au Théâtre Espace Go à Montréal, dans une mise en

scène de René Richard Cyr ; à Paris en 1999 au Théâtre de la Colline, dans une mise en scène d'Alain Françon et en 2000 à Berlin à la Schaubühne, dans une mise en scène de Peter Wittenberg. Daniel Danis a également écrit *le Pont de pierres et la peau d'images*, pièce pour jeune public, publiée à l'École des Loisirs en 1996 et qui a fait l'objet de plusieurs productions en Europe, notamment par les metteurs en scène Dominique Catton, Vincent Goethals, Rosemary Fournier, Jacques Nichet. Ses pièces ont été jouées et reprises au Québec, ainsi qu'à Toronto, Vancouver, Calgary, Edmonton, en Écosse, en Irlande, en France, en Belgique, en Suisse, en Allemagne et en Italie. Elles ont également fait l'objet de radiodiffusions à Radio-Canada et à Radio-France dans le cadre de l'émission *Nouveau répertoire dramatique* de Lucien Attoun sur France Culture. Sa pièce *Le Langue-à-Langue des chiens de roche*, a bénéficié d'une aide à la création de « Beaumarchais ». En 1998, sous l'égide de Théâtre Ouvert, un tapuscrit intitulé *la Langue des chiens de roche* et une mise en chantier suivie de représentations publiques dirigées par Michel Didym ont été possibles. La pièce a été créée en janvier 2001 au Théâtre d'Aujourd'hui à Montréal, dans une mise en scène de René Richard Cyr. Décoré en 2003 de l'ordre de Chevalier des Arts et lettres de la République française, Daniel Danis est auteur associé au Théâtre National de la Colline à

Paris. Il réside à Falardeau, au Québec. Sa dernière pièce, *E. Roman dit*, sera créée en 2005 et publiée simultanément par L'Arche.

SOURCES :

<http://www.comedie-francaise.fr/biographies>

<http://www.arche-editeur.com>

<http://www.conseildesarts.ca>

Daniel Danis par lui-même

Comme un croquis ou un paysage flou, ma scénographie intérieure est composée, entre autres, de deux lieux fondateurs : Rouyn-Noranda, ville minière ainsi que la région rurale de Portneuf, près de la ville de Québec, où la « maison éternelle » est celle de mes grands-parents. Deux lieux-matières peuplés de corps humains, tous liés par l'eau.

J'habite dans la région du Saguenay, à 500 km au nord de Montréal, depuis mes dix-huit ans. J'ai fait de courts passages au Conservatoire d'Art Dramatique à Québec et à l'Université de Chicoutimi en théâtre et en arts visuels. J'ai travaillé à la scène avec les gens de chez nous, comme metteur en scène et comédien, jusqu'au jour où je me suis tourné vers les plus petites planches du monde, ma table intérieure.

Daniel Danis

SOURCE: <http://www.theatredelacommune.com>

Dire quoi à qui

Quelle est cette langue que je parle au Québec et diffère-t-elle de celle écrite dans mes pièces de théâtre ; je veux dire tout de suite, sans marquer le point d'interrogation que, corps et langue sont uns, ils se nomment et se manifestent de même nature, je précise, l'écriture aboutissante n'est que le prolongement de l'expérience vécue, rêvée, imaginée, j'enfonce mon corps-Québec dans le sol, prendre racines, m'interroger sur la langue, la bouche remplie de terre et de lacs, suis-je un rêvé de mondes habités loin des grandes villes, les langues théâtrales se divisent-elles maintenant en deux groupes, villes et campagnes, suis-je un glossaire de quelques mots anciens et de mille anglicismes entremêlés en un savoureux et baveux French kiss, « suis-je suis » un chien qui appelle les autres chiens à aboyer dans une langue de roche pour que l'ordre du « parolique » croisse en un arbre fusionnel : le ciel et la terre, les vivre. Alors qu'une partie du monde vit dans un incessant bouger d'inquiétude, mon écriture pedestre recherche-t-elle l'autochtonie de nos ancrages, le théâtre me prend par le ventre, viscéralement, DIRE QUOI A QUI, dans ce lieu où s'image l'entendement public, le dernier retranchement des possibles « rêviques », d'où part donc la fable à raconter avec quelle langue. [...] Le dire-théâtre, s'il se trouve, débute du sol jusqu'à la bouche de ma main mentale, s'inscrit sur un papier

de fable jusqu'à la mémoire des comédiens qui, de leurs lèvres laissent s'échapper depuis leur gorge, des nuages d'humidité si dense qu'une telle concentration de vagues successives des éléments dits fera naître des turbulences violentes jusqu'à une tempête archaïque, invisible pour les uns, ressentie pour les autres. Je n'écris pas, le théâtre de ma langue est un acte humide, j'essaie de bâtir de miniatures océans oubliés, d'y répandre des filets et remonter à la surface des mots grouillants et écaillés avec des corps nourriciers pour peut-être mieux saisir les rages et les au secours d'amour de la communauté des miens terrestres.

SOURCE : <http://www.colline.fr>

Vincent Goethals, le metteur en scène

Vincent GOETHALS, ancien élève de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Lille dirige aujourd'hui la compagnie Théâtre en Scène, qui existe depuis 1986.. En tant qu'acteur et / ou metteur en scène, il s'est surtout attaché à découvrir et faire partager son grand intérêt pour le théâtre d'aujourd'hui. Exigeant quant à la qualité des textes et de la langue, son théâtre propose un engagement du regard du spectateur sur le monde dans lequel il vit, un engagement de l'acteur dans sa représentation physique et émotionnelle du personnage, un engagement des scénographies qui s'éloignent de plus en plus des traitements naturalistes. Depuis quelques années, il s'associe étroitement à d'autres artistes-créateurs, chorégraphes, compositeurs, plasticiens, pour la réalisation de ses ouvrages.

Depuis janvier 2000, il a le statut d' "artiste associé" de la Scène Nationale du Bateau Feu de Dunkerque où il mène en parallèle à ses créations, tout un travail d'action artistique et culturelle en direction de la population dunkerquoise.

Vincent Goethals a notamment mis en scène :

Les amours de Jacques le Fataliste (de Denis Diderot), *Le baiser de la veuve* (d'Israël Horovitz), *Méphisto* (d'après Klaus Mann)), *Un tramway nommé*

désir (de T. Williams), La Musica (de Marguerite Duras), Papiers d'Aspern (d'après Henry James), La ronde (de Arthur Schnitzler), l'Echange (de Paul Claudel), le Cercle de craie caucasien (de B. Brecht), La foi, l'espérance et la charité (de Odon Von Orvath), Tête de poulet (de György Spiro), Dans la solitude des champs de coton (de Bernard-Marie Koltes), le Chemin des passes dangereuses de Michel-Marc Bouchard), Le pont de pierres et la peau d'images (de Daniel Danis), les Mains d'Edwige au moment de la naissance (de Wajdi Mouawad), La Mélancolie du Libraire (de Pascale Tison), Violette sur la terre (de Claude Frechette), Un Volpone (d'après Ben Jonson)...

Copyright © 2003 "Théâtre- contemporain.net".
Tous droits réservés

SOURCE : <http://www.theatre-contemporain.net/cv/theatreenscene/theatreenscene.htm>

Entretien avec Vincent Goethals

Shirley, Pascale, Coco et Clermont habitent le huis-clos de Daniel Danis. Ils ne se parlent jamais. A qui, dans votre mise en scène, s'adressent-ils ?

Toute la difficulté et la beauté de l'écriture de Daniel Danis sont là. Ses personnages s'inscrivent dans un mode narratif, presque récitatif. La pièce *Cendres de cailloux* est constituée d'une suite de monologues. La relation, entre ces quatre personnages, ne s'établit que très rarement, dans la mesure où la pièce commence alors que tout est arrivé. Les entités se trouvent donc face à leur destin. Ce qu'ils nous racontent s'est déjà produit. Toute la question de la dramaturgie et de la mise en scène se situe dans cet adage, écrit en exergue du texte : « au début de l'histoire, le drame a déjà eu lieu ». L'écriture de Daniel Danis est musicale, très construite, presque à la manière de celle de Claudel. Il va à la ligne à des moments improbables, selon des souffles, des rythmes ou des respirations. Le texte s'apparente à un oratorio pour quatre voix. Les personnages racontent, ils n'agissent pas.

Dans quel espace scénique situez-vous cet oratorio ?

Avec le scénographe, nous avons imaginé un plancher, des murs calcinés. Un lieu dont il ne resterait que des traces et de la suie. Un lieu qui suggérerait à la fois les vestiges de la maison de Clermont, mais qui pourrait aussi très bien être le théâtre lui-même dévasté. Le temps présent du spectateur, c'est l'instant du théâtre, de l'endroit où il est. Le non-lieu « théâtre brûlé », c'est l'impossibilité de la représentation... Un nouvel espace à inventer, à investir.

Comment percevez-vous les folies, les désirs, les secrets des quatre êtres de « Cendres de cailloux » ? En quoi vous émeuvent-ils ?

Clermont a quelque chose du père de *Théorème* de Pasolini qui finit par se déshabiller pour partir dans le désert, fou. Plus rien ne lui est possible. Clermont est un homme qui a brûlé sa maison, sa « deuxième peau ». Il se trouve en plein dénuement dans un lieu calciné. Tout est trop tard. Il est passé de l'autre côté. L'écriture de Daniel Danis est à la fois simple et très élaborée. Il a une manière extrêmement touchante d'aborder les thèmes et les sentiments les plus évidents, les plus intimes. Ses personnages sont dotés d'une formidable pudeur, j'ai très envie de parler de pudeur. *Cendres de cailloux* fait le portrait

d'êtres blessés qui ne peuvent être nus que dans l'ombre. Clermont et sa fille Pascale ont une relation magnifique, fragile et maladroite. Shirley, quant à elle, est pleine d'un désir fou d'amour. Elle parvient à franchir les remparts de Clermont, à casser ce caillou qu'il a construit autour de lui comme une armure. Coco est plus ambigu, plus noir. Ces trois êtres se trompent sur leur image, ils jouent de faux personnages. Sous sa carapace, Clermont est un homme qui pleure, qui sait pleurer. Sous des airs de femme dure et provocante, Shirley ne rêve que d'amour et d'un quotidien simple et sage. Coco est un hard-rocker bouleversé par un coucher de soleil. Seule Pascale, pourtant tout aussi blessée que les autres, a une capacité d'enfance et une fraîcheur que les trois autres ont perdues. Elle ne triche pas face à eux, blindés dans leurs autismes. (...)

Ils se laissent tous aller à leurs dérives, à leurs mensonges. La vie des protagonistes de *Cendres de cailloux* n'était qu'un mensonge, et la pièce commence au moment où ils ne peuvent plus tricher. Les rapports à la vie, à l'amour, à la mort que Daniel Danis aborde ici sont universels et de tous temps. C'est le rapport à la vérité des êtres que sa pièce raconte. Il s'agit de la perte de l'enfance. Pascale ne peut probablement commencer à vivre qu'après avoir traversé toutes ces douleurs, tous ces deuils. Comment trouver sa place dans le monde ? Comment trouver un juste endroit en accord avec soi-même,

sans se mentir, sans s'installer dans de fausses images ?

Comment abordez-vous les différents aspects musicaux d'une langue et d'une écriture comme celle-ci ?

J'aborde toujours un texte à partir de sa structure, jamais par le biais d'une démarche « psychologisante ». Je ne me fie qu'à la construction. Ici, la suite des monologues évolue au fil de la pièce, jusqu'à ce que les soliloques se croisent, peu à peu. Même si les quatre personnages ne s'adressent jamais directement la parole. Daniel Danis a choisi la forme de paragraphes courts. Chacun porte une idée et un souffle. Nous devons faire en sorte que le spectateur entende le décalage de la langue, ses particularités et sa versification. Il ne faut pas faire de ce langage une conversation banale. C'est une partition musicale. Cette langue doit devenir charnelle, elle est l'essence de la pièce.

Depuis quelques années vous vous consacrez particulièrement à l'écriture contemporaine et francophone. Pour autant, vous vous orientez davantage vers des écritures québécoises ou africaines...

Depuis six ou sept ans, je ressens plus d'urgence face aux écritures d'auteurs vivants que face aux

classiques. J'ai fait un écart, la saison dernière, avec *Volpone* de Ben Jonson, mais l'adaptation que nous en avons faite était très contemporaine. Je me sens particulièrement proche des auteurs belges, africains, ou canadiens quand ils ne cèdent pas aux tics américains d'un théâtre du quotidien. J'aime la langue française et les décalages que les auteurs entretiennent avec elle, inventant un langage très typé. Avec *Cendres de cailloux*, je m'inscris dans la droite lignée de mon parcours avec des auteurs comme Wajdi Mouawad, Carole Fréchette ou Koffi Kwahulé. Travailler avec un auteur vivant est une opportunité extraordinaire, d'autant plus que les écrivains québécois sont d'une formidable disponibilité. Outre la langue, j'ai trouvé dans *Cendres de cailloux* une magnifique histoire à raconter. J'aime les comédiens généreux et les auteurs qui parlent de la vie, de nos vies. Je choisis des histoires qui nous concernent. Toutes sont politiques dans le sens où toutes ont à voir avec la société, avec notre place dans le monde.

Propos recueillis le 19 février 2003 par Pierre Notte

Les écritures du désastre

Les écritures de Enzo Cormann, Edward Bond, Toni Negri, Daniel Danis, Roland Fichet ou Olivier Cadiot semblent à première vue n'avoir en commun que leur contemporanéité. Le dialogue entre les anges, la fresque d'une épopée alphabétique, la cruauté d'une scène de ménage hilarante, le chant perdu de l'Afrique en lambeau ou le monologue déjeté d'une fée, résonnent tous pourtant d'un même éclatement, d'une même liberté absolue. Chacune de ces pièces, dans sa forme particulière, raconte sans doute un peu de l'histoire du monde, et tente de dire à sa manière l'expérience contemporaine du désastre. Tout en risquant, par-delà les frontières du tragique et du comique, au détour des dissonances et des failles, de retrouver ce que l'on pourrait appeler, après et d'après Aristote, « le sens de l'humain ».

Catherine Naugrette, professeur à l'Institut d'Etudes Théâtrales de l'université Paris III – Sorbonne Nouvelle.

Source : <http://www.colline.fr>